

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » » 14 » six mois.
 } » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

16 décembre 1862.

Le *Morning-Post* annonce que l'Angleterre serait décidée à restituer les îles Ioniennes si les puissances signataires des traités de 1815 y consentent.

En retour des îles Ioniennes, les Grecs choisiraient pour roi le prince que leur désignerait le gouvernement britannique. Lord Elliot, beau-frère de lord Russell, chargé d'une mission à ce sujet, vient de s'embarquer à Marseille pour Athènes, après avoir eu avant-hier une audience de M. Drouyn de Lhuys.

Le journal officiel reproduit, en réponse au discours du général Prim, la dépêche adressée le 10 juin par M. Thouvenel à notre ambassadeur.

En voici le résumé :

« Nous n'avons pas à nous enquerir des motifs qui peuvent déterminer le cabinet de Madrid à adopter aujourd'hui vis-à-vis du gouvernement de Mexico une politique de conciliation et de ménagements à laquelle nous ne saurions nous associer. Nous dirons seulement, en ce qui nous concerne, qu'au moment où nos plénipotentiaires se sont séparés de leurs collègues, le 9 avril, à Orizaba, aucune offense n'était vengée, aucun dommage n'était réparé ; le but de la convention de Londres n'était donc pas atteint, et il ne pouvait nous convenir d'accepter les résultats jusque-là négatifs et illusoire de l'expédition que nous avions engagée au Mexique. »

« Nous regrettons d'avoir à accomplir seuls une tâche dont nous aurions été heureux et fiers de partager les dangers avec la glorieuse armée espagnole. Nous nous efforcerons d'y suffire. Nous poursuivrons les réparations qui nous sont dues ; nous exigerons pour l'avenir des garanties sérieuses et durables ; si, en accomplissant cette tâche, qui est, avant tout, celle que nous nous sommes imposée, nous pouvons venir en aide aux efforts qui seraient tentés par le pays lui-même pour sortir de l'anarchie qui le dévore et pour se reconstituer sur des bases nouvelles et solides, nous ne refuserons pas notre appui moral à des tentatives qui nous paraîtraient mériter nos sympathies. En agissant ainsi, nous avons la confiance de servir la cause de la civilisation et nos intérêts que nous ne séparons pas, dans ces régions lointaines, de ceux des alliés qui

ont signé avec nous la convention de Londres. »

On écrit de Toulon que les transports à vapeur le *Rhin* et le *Finistère* viennent de recevoir l'ordre de se tenir prêts à partir pour le Mexique. On assure qu'ils doivent porter à la Vera-Cruz des vivres et du matériel de guerre.

Le Parlement de Turin vient d'être saisi du projet de budget de 1863. Le déficit de l'année courante est évalué à 418,217,766 fr. Celui de l'année prochaine dépassera 350 millions. Ces chiffres disent assez combien la situation financière est grave. Un nouvel emprunt est indispensable ; mais le ministre des finances, ne voulant pas inaugurer par là son avènement, s'efforce de l'ajourner.

Le *Moniteur* annonce dans son bulletin que « la clôture du parlement autrichien est fixée au jeudi 18 décembre. Les dernières questions sur lesquelles les deux chambres étaient tombées en dissidence ont été résolues par des concessions mutuelles, et la chambre des seigneurs a voté, dans sa séance du 13, le budget de 1863. Cette session, qui a inauguré le régime constitutionnel en Autriche, a été consacrée à une série de réformes et de progrès dont l'empire autrichien est appelé à recueillir les fruits les plus utiles. Elle n'aura pas duré moins de dix-huit mois. »

Un télégramme de Saint-Petersbourg assure que le czar était décidé à transporter à Moscou, non pas précisément le siège de l'empire, mais sa résidence ordinaire.

J. REBOUX.

Nous empruntons au *Moniteur* la correspondance suivante, qui lui est adressée de Londres, le 12, et qui se rapporte à plusieurs questions intéressantes :

« L'accord qui s'est établi entre les trois puissances relativement aux affaires de Grèce a causé la plus vive satisfaction en Angleterre où, depuis le premier moment, la candidature du prince Alfred n'avait obtenu aucune adhésion. Les Grecs qui habitent Londres se trouvent dans une assez fautive situation par suite de cette résolution. »

« M. Gladstone vient d'assister à une

réunion de la Société de géographie de Londres, où les relations de l'Angleterre avec la Chine ont été l'objet d'une discussion approfondie. Ont pris part au débat : sir Harry Parkes, ancien consul d'Angleterre à Canton ; M. Lay, qui est à la tête de la douane du Gouvernement impérial chinois et qui se trouve actuellement en mission en Angleterre pour surveiller l'organisation des canonniers en armement pour le compte du Gouvernement de Pékin ; le capitaine Sherrard Osborne, commandeur de cette escadre, et M. Gladstone lui-même. Dans la discussion, on a établi que le chemin le plus court d'Europe en Chine était la route de terre par la Russie et la Mantchourie, et qu'un télégraphe pouvait y être établi. Il a été reconnu que les autorités impériales avaient exécuté loyalement tous leurs engagements et qu'elles avaient procuré des facilités aux voyageurs anglais dans l'Empire ; que la liberté d'émigration des Chinois était de nature à contribuer à la civilisation et à la pacification de l'Empire. »

« M. Lay a annoncé que le montant des revenus perçus par son administration pour le compte du Gouvernement de Pékin a été de deux millions sterling, que ses conseils et ses projets dans cette affaire ont été adoptés par les Chinois, et que c'est également sur sa recommandation que la flottille de canonniers a été organisée. Le commandeur Sherrard Osborne a pris la parole à son tour en qualité de commandant de cette escadre, et a déclaré que la condition mise à son concours était que les anciens errements de cruauté seraient abandonnés, qu'il avait obtenu des engagements à cet égard, et qu'il espérait annoncer la reprise de Nankin, premier but proposé à l'escadre, sans que cette victoire fut accompagnée des massacres ordinaires. M. Gladstone, engagé par le président à prendre la parole, a exprimé son adhésion complète au concours maritime apporté ainsi à la Chine, et l'espoir que le succès de l'expédition serait complet. Dans le cours de cette intéressante conversation, un fait des plus honorables pour le Gouvernement russe a été révélé. Un voyageur anglais en Mantchourie a rencontré le convoi de fusils dont le Gouvernement chinois avait stipulé l'envoi par le traité qui a cédé à la Russie la rive gauche du fleuve Amour. Ces fusils auraient dû être remis aux Chinois il y a deux ans, mais les Russes ont attendu, pour leur envoyer ces armes, que la récente guerre avec l'Europe fût terminée. »

« Des correspondances particulières de Charleston, qui s'attend à une attaque, disent que l'entrée de la baie est barrée et

que la population a la plus entière confiance dans ses moyens de défense. Il y a deux bâtiments cuirassés armés à Charleston, mais leurs machines ne sont pas assez fortes et l'on en construit trois autres. Le *Merrimac* n° 2 est à Charleston, mais sa machine est si faible qu'elle n'a pu le trainer hors du bassin où il se trouve. Un voyageur, qui vient de traverser le sud, dit que les champs qu'il a vus sont blancs de coton, mais que personne ne fait la récolte. Le coton à Charleston se vendait 16 et 17 cents ; et à Mobile le même voyageur a dû donner 3 dollars 35 cents en papier pour un dollar en or. »

Une nouvelle importante du Mexique est arrivée par voie d'Espagne. Le ministre Lafuente a demandé, au nom de Juarez, au congrès, des pouvoirs et des ressources extraordinaires pour poursuivre le système de vexation, d'infamies, d'insultes et d'emprisonnements qui révolte l'humanité. Le congrès a commencé par résister, mais, sur l'observation de M. Lafuente que sans ces moyens on était exposé à perdre l'importante et riche cité de Guadalajara, il a fini par céder.

Dans son discours d'ouverture au congrès, le président a dit que les personnes et les propriétés de tous les Mexicains appartiennent à la patrie. Pour joindre l'exemple à la parole, on assure qu'il aurait fait venir ses capitaux de Londres pour les offrir à Juarez, qui, dans la crainte de se voir obligé d'en faire autant, aurait refusé cette offrande.

TRAITÉ DE COMMERCE FRANCO-PRUSSIEN.

Quelques feuilles mal informées ont répandu le bruit que la conférence annuelle des délégués du Zollverein, qui doit se réunir au mois de janvier prochain, à Munich, serait appelée à discuter le traité de commerce conclu par la Prusse avec la France, et les propositions autrichiennes pour l'extension du pacte du 19 février 1853. Les adversaires du traité ont cherché à exploiter cette nouvelle pour semer l'agitation et jeter du doute dans les esprits.

Nous avons des motifs de considérer une pareille assertion comme entièrement inexacte et de croire que M. de Bismark aurait, au contraire, formellement déclaré que, si des propositions étrangères aux objets déterminés par l'article 34 du traité constitutif du Zollverein venaient à être introduits par certains Etats du Midi de l'Allemagne pendant le cours des confé-

rences, les représentants de la Prusse se retireraient immédiatement.

Quant à l'attitude de la France, qui a donné lieu, depuis quelques mois, à tant de suppositions erronées, nous pensons être en mesure d'affirmer qu'elle n'a jamais varié, et que les deux gouvernements, français et prussien, sous la nouvelle, comme sous l'ancienne administration des affaires étrangères dans les deux pays, n'ont jamais cessé de marcher complètement d'accord dans la voie qui leur est tracée par les engagements réciproques qu'ils ont contractés, et auxquels ils entendent l'un et l'autre rester fidèles.

A. BONNIN.

Le *Morning Post* dit au sujet de la proposition faite par M. Calderon-Collantes de revenir aux stipulations de la convention de Londres :

« Il est inutile de faire observer que tout en faisant les meilleurs souhaits pour le succès des Français au Mexique, il ne saurait convenir à la dignité du gouvernement anglais de renouveler les termes d'une convention que les événements ont anéantie. Les griefs des sujets anglais au Mexique ne peuvent être redressés au moyen de la convention expirée et du traité rejeté par nous. Nous n'avons pas maintenant les moyens d'obtenir justice, mais nous réservons l'avenir en souhaitant le triomphe de nos alliés français. »

On écrit de Londres, 14 décembre :

« La nouvelle loi des banqueroutes, qui est due spécialement à l'initiative et aux études du lord Chancelier d'Angleterre, soulève dans la pratique d'assez sérieuses objections et ne paraît pas donner aux créanciers tous les avantages qu'on leur promettait. Ce qui fait surtout murmurer, c'est la création d'un attorney général pour représenter les faillis qui font une déclaration publique d'indigence. Cet avocat des pauvres reçoit un riche salaire. Je vous donne en 6, en 100, en 1,000 de venir les honoraires qu'il a reçus depuis la promulgation de la loi, un mois environ, 35,000 liv. st. (375,000 fr.). Les pauvres pourraient être défendus au meilleur marché. Il est vrai que cette nouvelle magistrature si splendidement rémunérée a été concédée par le lord Chancelier à son propre genre. Il faut bien avoir soin de sa famille. Que direz-vous en France d'un pareil exemple de népotisme et de dilapidation des deniers publics. »

« Vous ne vous seriez jamais douté du motif qui a fait mettre en avant le nom de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 17 DÉCEMBRE 1862.

— N° 20. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XVI. (Suite).

« La baillive s'élança si brusquement vers la table que son grand fichu voltigea sur ses épaules et sur son dos comme le pavillon d'un trois-mâts dans la tempête ; et, pour calmer par quelque mouvement corporel son sang en ébullition, elle descendit à un soin qu'elle ne prenait jamais, celui de servir le thé. Mais elle n'arriva qu'à produire un grand cliquetis des tasses et de la théière. Comme elle restait debout, je m'approchai d'elle d'un air empressé, et je lui dis avec toute l'amabilité dont je suis capable :

« Permettez-moi, ma tante, de vous offrir une chaise. »

« Mais elle me lança un regard de Méduse, un regard qui renfermait la plus verte leçon qu'un jeune homme ait jamais reçue. »

« Hortense, s'écria-t-elle d'un ton sévère, tu devrais savoir, me semble-t-il, que servir le thé est une de tes attributions. »

« A ces mots, cette femme orgueilleuse, profondément blessée, se dirigea vers la

fenêtre, l'ouvrit brusquement, et exposa ses joues à l'air rafraîchissant du soir. »

« Tandis qu'Hortense servait le thé, le bailli m'éprouva pour s'assurer si j'étais bien ferré sur le jargon judiciaire, et j'eus le bonheur de soutenir l'examen à sa grande satisfaction. M'arrivait-il par intervalles de jeter les yeux du côté où Hortense baillait et plaisantait avec le baron, M. Thorsen n'en paraissait pas du tout mécontent. Bien loin de là, il souriait avec une bonté paternelle lorsque ces distractions involontaires étaient cause que j'eui répondais un peu de travers. »

« En lisant ceci, Hermann, tu vas sourire et te faire toutes sortes d'idées ; pense tout ce que tu voudras, mais je puis t'assurer sur l'honneur que je ne suis pas amoureux d'Hortense et que j'espère ne le devenir jamais. Je ne puis aborder sans frémir le chapitre de l'amour. Il me semble toujours que je reverrai Edith et qu'elle seule a des droits sur mon cœur. Et pourtant, Hermann, maintenant que les roses de la passion ne prêtent plus l'éclat de leurs couleurs à d'anciens souvenirs, je sens clairement et profondément que cette réunion, à laquelle j'aspire avec tant d'ardeur, serait un malheur pour moi. Il y a entre nous deux un trop grand différend d'éducation, et, pour être tout à fait sincère, le sentiment qui nivelait tout s'est évanoui et dissipé en brouillard et en fumée. »

« Est-ce là, Hermann, de la raison, de la légèreté, ou tout simplement une preuve de la promptitude avec laquelle l'homme oublie ? Je l'ignore ; mais je sais positivement une chose : c'est qu'Edith peut toujours réclamer la seule réparation que je sois en état de lui offrir, car je n'aurai jamais des sentiments assez bas pour con-

sidérer cette réparation comme inutile, parce que notre condition n'est pas la même, ou — prétexte plus lâche encore — parce que le lien qui nous unissait est rompu. Non ! si elle vit toujours, si je puis la retrouver et si elle m'est restée fidèle, eh bien... Mais tu connais ma façon de penser à cet égard, et je répète tout cela ici uniquement pour que, si je te parle d'Hortense aujourd'hui ou à l'avenir, tu n'en tires pas de fausses conclusions. »

« Je m'aperçois d'ailleurs que je me suis complètement écarté de notre sujet. »

« Après le thé, la baillive, un peu remise par la fraîcheur de l'air, proposa que sa fille et le baron fissent de la musique ensemble. Ils se mirent au piano sans se faire prier ; mais je m'aperçus bien, aux mouvements d'impatience du bailli sur le sofa, qu'il ne prenait pas grand plaisir à les entendre. »

« Jouis-tu de quelque instrument, Gothard ? demanda-t-il vivement. »

« Oui, mon oncle, je joue un peu du violon et du cor de chasse. »

« A la bonne heure, mon fils, j'en suis charmé ; tu accompagneras quelquefois Hortense. Je suis mortellement les sons efféminés de la flûte ! »

« A ces mots, il se croisa négligemment les jambes et aspira avec bruit la fumée de sa pipe. »

« Le baron, le regard sombre, déposa sa flûte sur le piano avec un geste de dépit et saisit sa casquette. Je ne m'expliquais point cette conduite, mais il ne fallait pas une grande perspicacité pour découvrir que les manières du bailli témoignaient, d'une façon peu aimable, il est vrai, mais fort claire, de ses dispositions envers ce jeune homme. Il régna évidemment dans cette maison plusieurs forces secrètes qui

agissent dans des sens tout à fait opposés. »

« Cet incident produisit une contrainte générale, qui redoubla encore quand on vit le baron boutonner à la hâte son pardessus. La baillive lança à son mari un coup d'œil de reproche, et Hortense, s'approchant du sofa, comme pour chercher quelque chose, leva sur son père des regards suppliants. J'ignore s'il ne put résister à la muette prière de sa fille, ou s'il sentit réellement qu'il avait offensé le baron ; bref, il lui dit d'un ton amical :

« Pourquoi vous sauver si vite ; monsieur le baron ? ce que j'ai dit de la musique n'était pas pour vous blesser ; je suis de l'ancien temps, et je n'entends rien à l'école nouvelle. »

« Le baron s'inclina en silence ; mais son salut disait assez qu'il se sentait cruellement humilié. Il me semblait entendre les battements précipités de son cœur fier, tandis qu'il prenait sa flûte, mettait ses gants et adressait quelques paroles d'adieu à la maîtresse de la maison. »

« Mon cher baron Silbersparre, acceptez au moins une tartine avant de nous quitter ! dit madame la baillive de son ton le plus caressant. »

« Excusez-moi, madame, j'ai des affaires pressées. »

« Nouveau salut, qui cette fois s'adressait à Hortense ; des larmes brillaient dans les yeux limpides de la jeune fille ; il s'en aperçut et la remercia par un mouvement fugitif de ses lèvres serrées. Puis il s'avança vers le bailli, et ils se saluèrent sans échanger un mot ; le baron me tendit la main, et lorsque, deux minutes après, il passa devant la fenêtre sur son cheval noir, avec la rapidité de l'éclair, Hortense agita encore son mouchoir en signe d'adieu. Mon digne vieillard, qui

n'est pas sans doute exempt de bizarreries, qui a peut-être même de grands défauts, grommela dans sa barbe les mots de pauvreté et de hauteur. Le silence régna encore quelques minutes. »

« Enfin le bailli y mit un terme. Comme s'il ne s'était rien passé, il me dit, de sa grosse voix de basse et de son ton bienveillant :

« Eh ! mon brave garçon, je ne t'ai pas encore remercié pour le beau tableau de ta famille ; viens voir toi-même si nous ne l'avons pas placé au jour le plus favorable. »

« Je vous demande pardon, cher oncle, répondez-moi un peu surpris ; cette jolie petite pièce si bien ombragée par les grands arbres du jardin n'est pas, me semble-t-il, assez claire pour cette peinture. »

« — Je crois que tu extravagues, mon garçon, ou que tu rêves en plein jour, reprit-il en riant. Tout ce côté donne sur la rivière et sur la cour, où il n'y a pas un seul arbre. Malgré ton coup d'œil d'artiste, tu as tort, je vais te le prouver. Viens avec nous, Hortense, et toi aussi, femme ; il faut que ce jeune homme voie cela de ses propres yeux et avoue que nous nous y connaissons, et qu'il est dans l'erreur. »

« Si nous remettons la chose à demain, mon ami ! répondit vivement la baillive ; rien ne presse ; et après un voyage si pénible, monsieur Bundler doit avoir besoin d'un souper fortifiant ; c'est bien peu de chose qu'une tasse de thé quand on vient d'être cahoté deux jours sur une charrette de paysan. »

« Figure-toi la surprise où me plongea cette attention de madame la baillive. L'oncle répondit en souriant que je n'avais sans doute pas souffert de la faim